Les relations de voyage épistolaires. Du divertissement privé aux échanges intellectuels

Reiseschriftsteller als Briefschreiber: vom Privatvergnügen zum intellektuellen Austausch

Epistolary travel accounts: from private entertainment to intellectual exchanges

Françoise Knopper

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ceg/913>

DOI : 10.4000/ceg.913

ISSN : 2605-8359

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 30 mai 2016

Pagination : 117-140

ISBN : 979-10-320-0067-0

ISSN : 0751-4239

Référence électronique

Françoise Knopper, « Les relations de voyage épistolaires. Du divertissement privé aux échanges intellectuels », *Cahiers d'Études Germaniques* [En ligne], 70 | 2016, mis en ligne le 17 décembre 2017, consulté le 25 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ceg/913> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ceg.913>

Les relations de voyage épistolaires

Du divertissement privé aux échanges intellectuels

Françoise KNOPPER

Université Toulouse Jean-Jaurès

La littérature des voyages et le genre épistolaire se recoupent aisément : périodicité, discontinuité, données de date et de lieu – intrinsèques à tout envoi de lettres – s'ajustent à la présentation des phases d'un voyage et peuvent l'alléger sans que l'épistolier soit systématiquement obligé d'expliquer sa situation. C'est pourquoi la publication d'une relation de voyage sous le titre « Briefe eines Reisenden » ou « Briefe auf einer Reise » est chose courante durant la seconde moitié du XVIII^e siècle¹. Pourtant, au sens strict, les « lettres de voyage » recouvrent des textes divers : certaines, rédigées et envoyées au cours d'un déplacement, offrent aux chercheurs de nombreuses pistes, tantôt en raison de leur intérêt documentaire, historique, économique, biographique, tantôt pour leur qualité de matériau ayant préparé une œuvre littéraire². D'autres composent les chapitres d'un ouvrage rédigé rétrospectivement, en complément de missives authentiques effectivement expédiées au cours du voyage. C'est par exemple le cas pour la relation que le huguenot Maximilien Misson³ fit de son voyage effectué en 1688 en Hollande, Allemagne et Italie : Misson, qui est l'un des premiers voyageurs à avoir pleinement tiré parti des ressources épistolaires de ce genre et dont les avis seront cités tout au long du XVIII^e siècle, indique que c'est après son retour qu'il a procédé à ce travail de réécriture. À l'autre extrémité du siècle, Charles de Brosses procède de façon similaire, si ce n'est que ses *Lettres d'Italie* – dont un tiers avait été rédigé en cours de route en 1739 – ont été seulement copiées

-
1. Dans le répertoire des relations de voyage qu'il insère en 1790 dans sa *Litteratur der Statistik*, le bibliographe Johann Georg Meusel signale une douzaine de titres renvoyant explicitement à la publication de lettres de voyageurs ; il en cite une vingtaine en 1807. Nous en avons dénombré une trentaine pour la période 1750-1795.
 2. Sur la légitimité des diverses approches littéraires, linguistiques ou historiques du genre épistolaire, la référence incontournable reste Imtraut Schmid, „Was ist ein Brief? Zur Begriffsbestimmung des Terminus ‚Brief‘ als Bezeichnung einer quellenkundlichen Gattung“, in *editio* 2, 1988, p. 1-7. Cf. Jochen Golz, « Brief », in *Neubearbeitung des Reallexikons der deutschen Literaturgeschichte*, Bd. I, Berlin, de Gruyter, 2007, ici p. 254. Et Pierre-Jean Dufief (dir.), *La Lettre de voyage*, Rennes, Presses Universitaires, 2007.
 3. *Nouveau Voyage D'Italie, Fait en l'année 1688. Avec un Memoire Contenant des avis utiles à ceux qui voudront faire le mesme voyage*, La Haye, Henri Van Bulderen, 1691. Traduit en allemand en 1713.

et diffusées dans le cercle de ses amis⁴. En tout état de cause, écrite sur l'instant ou retravaillée plus tard, la forme épistolaire, quand elle est préférée à celle du journal intime, marque l'intention du voyageur d'établir une communication familière⁵ avec le lecteur et de faire circuler librement ses informations et ses impressions.

La dénomination de « lettre de voyage / Reisebrief » ne s'est toutefois répandue qu'au XIX^e siècle et elle n'avait pas encore cours à l'époque des Secondes Lumières. La question se pose donc de savoir si ces lettres constituaient un support textuel spécifique, susceptible de se différencier et du carnet de voyage, dont elles conservent la cadence et la discontinuité, et du reportage, dont elles partagent la vocation utilitaire, informatrice et descriptive. Pour démontrer cette spécificité, nous avons centré notre analyse sur le potentiel critique que les « lettres de voyage » possédaient et suscitaient à l'époque étudiée. Que ces lettres soient expédiées en chemin ou publiées ultérieurement, ce potentiel critique faisait généralement l'objet d'un bref commentaire où l'auteur soulignait qu'il transmettait ses impressions individuelles : cette *captation de bénévole*nce était censée justifier qu'il raconte son périple alors que les régions avaient déjà été décrites et qu'il puisse affirmer ne pas avoir compilé les écrits de ses prédécesseurs ; c'était aussi un garde-fou, pour faire admettre que le témoin porterait des jugements éventuellement provocateurs ou vexatoires.

Ce potentiel critique s'était accru du fait que, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'éloquence épistolaire dans la tradition de l'humanisme érudit avait cédé la place à l'art de la conversation. Dans les milieux mondains, où « on préférait Voltaire et M^{me} de Sévigné » aux anciens modèles cicéroniens, on préconisait « le naturel⁶ » et une conversation élégante et piquante⁷. Or, ce n'était pas là qu'un changement de ton et de style, car cela impliquait aussi une modification dans la conception de la sociabilité dans la mesure où l'épistolier et son destinataire se traiteraient dorénavant comme des partenaires égaux. Une telle parité a apporté un changement notable dans la pratique épistolaire : sitôt que la communication n'était pas utilitaire, les traces des manuels s'estompaient et il était approprié de ne « faire sentir ni l'étude ni l'école⁸ ». Cette libération de l'écriture se constate à tous les niveaux, sous la plume des gens de cour et au sein de la République des Lettres. Il n'est de ce fait pas surprenant que, dans les lettres sélectionnées pour notre article, nous n'ayons pas trouvé de

4. La première édition est posthume : Paris, Ponthieu, an VII (1798).

5. Marie-Claire Hoock-Demarle, *L'Europe des lettres. Réseaux épistolaires et construction de l'espace européen*, Paris, Albin Michel, 2008. Et sur le lien entre lettre familière et intention de communication, cf. Wolfgang Bunzel, „Ver-Öffentlichung des Privaten – Typen und Funktionen epistolarisches Schreibens bei Bettine von Arnim“, in Bernd Füllner (dir.), *Briefkultur im Vormärz*, Vorträge der Tagung des Forums Vormärz-Forschung und der Heinrich-Heine-Gesellschaft am 23. Oktober 1999, Bielefeld, Aisthesis, 2001.

6. Cf. l'introduction à ce numéro 70 des *Cahiers d'études germaniques*.

7. Marc Fumaroli, *L'Âge de l'éloquence. Rhétorique et « res literaria » de la Renaissance au seuil de l'époque classique*, Genève, Droz, 2002, notamment p. 420, 521.

8. Janet Gurkin Altman, « Espace public, espace privé : la politique de la publication de lettres sous l'Ancien Régime », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1992, p. 607-623.

mention faite à des manuels épistolaires dont l'auteur dirait s'inspirer ; Misson semble avoir été l'un des rares à écrire qu'il se plaçait dans la lignée des consignes de Guez de Balzac et à annoncer, en se référant à cette autorité, qu'il adopterait le ton de la conversation. De plus en plus indifférente à la tradition épistolaire humaniste, la génération des années 1760-1790 manifeste quant à elle sa recherche de formes dialoguées qui seraient plutôt dictées par la sentimentalité et la sociabilité du temps. Dans les lettres utilitaires en revanche, la structure et le style continuaient à s'ajuster au destinataire, cette fois conformément aux manuels et aux codifications de la correspondance juridique, militaire, commerciale, qui restaient en usage.

Le cadre et la thématique du voyage, parce qu'ils fournissent la possibilité de préciser l'interaction du privé et du public, seront le lien nous permettant d'examiner trois configurations possibles. Nous présenterons d'abord des lettres de dynastes pour lesquels le seul partenariat immédiat était celui qui existait à l'intérieur de la famille. Les deux correspondances utilisées, en grande partie encore inédites à ce jour, datent de 1770-71, 1776, 1784 et 1788-89 ; elles illustrent une facette de la civilité épistolaire et de la critique dont la haute noblesse s'arrogeait le droit dans l'intimité.

Notre deuxième série d'exemples provient d'une controverse qui se déroula en 1785 entre deux académiciens, le pédagogue Charles-Michel de L'Épée et le libraire-éditeur Friedrich Nicolai, et dans laquelle plusieurs correspondants s'engagèrent ; cette controverse fut causée par les réserves que Nicolai avait émises à propos de la méthode de l'abbé de L'Épée pour éduquer les élèves sourds et muets et qu'il avait insérées dans la description de son séjour à Vienne, où il avait visité en 1781 l'institut de l'abbé Storck. Cette polémique aux nombreuses ramifications permet d'analyser de près des interactions entre le domaine privé (attesté par des lettres restées manuscrites) et la sphère publique (articles de presse diffusés par l'abbé de L'Épée, recensions par les revues allemandes) ; des lettres écrites en français, on est ainsi passé à des publications imprimées en langue allemande.

Pour finir, nous mentionnerons le cas de relations de voyage découpées en chapitres datés, localisés, signés, qui ont la particularité d'avoir été rédigées pour riposter à d'autres relations de voyage ; ces ripostes ont fini par constituer un genre de texte à part, fort prisé à l'époque par des patriotes qui reprenaient et corrigeaient, point par point, les jugements négatifs d'un autre voyageur. Ce sont cette fois des échanges qui se déroulaient ouvertement, seulement dans le cadre du Saint-Empire et dans de pseudo-lettres de voyage imprimées.

Lettres de dynastes

Les deux correspondances à usage privé, à l'intérieur d'une fratrie dynastique, que nous abordons ici sont respectivement celles des princes Xavier de Saxe (1730-1806) et Henri de Prusse (1726-1802), qui n'ont pour leur part fait que se croiser à Versailles. Le prince Henri, frère de Frédéric II, a bénéficié d'une

grande notoriété en raison de ses contacts avec les milieux culturels et de son investissement à l'Académie de Berlin en faveur de la langue française ; il a fait l'objet de plusieurs biographies, de son vivant et jusqu'à nos jours⁹. Ce n'est pas le cas de Xavier de Saxe qui a surtout été savamment étudié par le biais d'archivistes et de bibliothécaires¹⁰ ; il connut en effet un destin digne d'intérêt car, second fils d'Auguste le Fort, il exerça la régence à Dresde en attendant l'accession au trône de son neveu de 1763 à 1769 ; sa politique financière, ses investissements pour développer l'armée saxonne, lui ayant attiré les hostilités de la grande bourgeoisie, et son mariage morganatique lui ayant valu d'être marginalisé à la cour, il se retira d'abord en Italie, où il séjourna un an ; puis, étant le frère chéri de Marie-Josèphe, épouse du fils aîné de Louis XV, il se rapprocha de Versailles et s'installa en Champagne dont il ne repartit pour la Saxe qu'*in extremis*, précipitamment, en février 1790¹¹. Se trouvant en position de secondogéniture, ces voyageurs disposaient d'une marge de manœuvre plus étendue que celle d'un particulier mais, tant sur le plan financier que militaire et diplomatique, d'autant qu'ils avaient combattu durant la guerre de Sept Ans, et ce dans des camps opposés puisque la Saxe était alliée à la France, ils restaient dépendants de l'autorité royale exercée par leurs frères et neveux respectifs ; l'envoi de lettres pouvait, entre autres mais pas seulement, servir à justifier le trajet et la durée de leurs séjours à l'étranger.

Tous deux ont légué de riches correspondances aussi informatives sur le plan formel que social. Leur lien à l'esprit critique du temps est double. D'une part, à titre personnel, ils émettaient des jugements sur leurs homologues et sur les représentations artistiques. D'autre part, comme, à l'extérieur de leur milieu, dans ces années 1770-1789, des voix s'élevaient pour dénoncer ce qui était vu comme de l'oisiveté et de l'arrogance aristocratiques¹², leurs lettres aideront à mieux contextualiser et relativiser de telles critiques morales et sociales.

Ils s'émancipaient de la plupart des consignes épistolaires formelles mais respectaient la bienséance qui consistait à ne pas trop parler de soi et à plutôt décrire ses activités. Dans la configuration de lettres de voyage adressées aux membres de la famille, il semble avoir été néanmoins licite d'avouer leurs états d'âme, leurs aspirations à prendre les libertés qu'ils estimaient compatibles avec leur rang, bien que, *volens nolens*, ils soient restés soumis à la surveillance de la cour et du public. Ainsi, Xavier de Saxe fut handicapé du fait de son mariage avec Chiara Spinucci, et le prince Henri resta quant à lui étroitement tributaire des stratégies du roi Frédéric II qui était celui qui lui assignait des

9. Bernhard Mundt, *Prinz Heinrich von Preußen (1726-1802). Die Entwicklung zur politischen und militärischen Führungspersönlichkeit (1726-1763)*, Hamburg, Kovac, 2002.

10. J.-J. Vernier et Veling, *Inventaire sommaire, Archives Départementales de l'Aube - série E* - Fonds de Saxe*, 1903.

11. Uwe Fiedler, *Die Gesellschaft des Fürsten Prinz Xaver von Sachsen und seine Zeit*, Chemnitz, Mobilis, 2009.

12. L'intrigue du *Geisterseher* de Schiller en est emblématique. Sur les critiques provenant des roturiers, cf. l'article richement documenté de Thomas Grosser, « Bürgerliche Welt und Adelsreise: Nachahmung und Kritik », *Beihefte der Francia*, Bd. 60, 2005, p. 637-656.

rôles diplomatiques, militaires et culturels, ou au contraire les lui retirait. Et bien qu'ils aient tous deux voyagé incognito, l'un sous le titre de comte de Lusace, l'autre sous celui de comte d'Oels, ce choix était à l'époque bien relatif ; il permettait du moins d'échapper aux rites des visites officielles et diminuait le coût des voyages¹³.

Xavier de Saxe, qui est la plupart du temps accompagné de sa femme, d'un de ses aides de camp et de cinq domestiques, arpenta Rome, Naples, Florence, Venise et leurs environs ; de ce séjour en Italie, en 1770-1771, subsistent de nombreuses lettres ainsi qu'une relation écrite par un de ses accompagnateurs. Son autre grand voyage (si l'on fait abstraction de ses nombreux allers-retours entre la France et la Saxe) sera un tour de France entrepris en 1776, durant lequel il tint lui-même un journal de voyage. Il a minutieusement archivé sa correspondance, y compris celle qu'il échangeait avec ses proches¹⁴, sans doute mû par la vive conscience – dont il ne se départit jamais – de son appartenance à une grande Maison et de l'importance d'en inscrire l'histoire dans la durée.

Les missives qu'il adresse au colonel Saiffert, alors son aide de camp, sont amicales, correspondent à la catégorie des lettres à un confident et sont dictées à un secrétaire. Leur finalité reste essentiellement pragmatique : échange des dernières nouvelles de la santé de Louis XV, alors écrites à « l'encre blanche », plaintes du prince contre tel ou tel membre de son personnel, informations sur ses déplacements. Ce dernier point ne diffère guère de ce qu'il écrit dans ses lettres à une autre destinataire, sa sœur Christine de Saxe (1735-1782), devenue en 1773 abbesse de Remiremont dans les Vosges. Toutes ces lettres à « Christl » sont écrites de sa main et en français, conformément aux usages de la civilité aristocratique, même si d'autres courriers tendent à prouver que Xavier de Saxe maîtrisait aussi l'allemand, l'italien, probablement le polonais ; ce genre de courrier familial possède la particularité de n'être filtré par aucune main extérieure, aucun secrétaire, et que la seule censure, s'il y en a une, est celle que l'auteur s'imposait. Ses lettres de voyage sont sans apprêts, entremêlées de conseils affectueux, financiers ou pratiques, et nous font constater les tensions internes à une grande famille. À part quelques rares tournures conventionnelles, le ton est proche de l'oralité, et la manie d'insérer de temps à autre des idiomatismes allemands ou italiens sans autre intention que de faire sourire nous donne une idée de la manière coquette dont on bavardait à la cour de Dresde.

Ainsi, le 15 juin 1770, alors qu'il est en train de passer un mois à Naples, le prince Xavier déplore les « réductions » du soutien financier accordé par l'Électeur à lui et à ses sœurs, puis il poursuit¹⁵ :

Ne craignez pas, chere Christl, de m'ennuyer en epanchant Votre Cœur, faites le toujours hardimt (*sic*) lors que cela peut Vous servir de Consolation et soies sure que c'est vers un frere qui entre dans toutes vos peines et qui ne desirerait rien plus que de pouvoir Vous

13. Sur les « illustres voyageurs », cf. Lucien Bély, *La Société des princes : XVI^e-XVIII^e siècles*, Paris, Fayard, 1999.

14. Il prie sa sœur Christine de ne pas oublier de reporter l'année exacte sur chacune de ses lettres.

15. L'orthographe d'origine est conservée dans toutes nos citations.

soulager. Dites moi si Vous savez si la Lisl est actuellemnt avec Charlot. Depuis que je vous ai ecrit j'ai été un jour au Château de Caserta qui n'est point encore achevé mais deviendra tres beau. La semaine passée, j'ai passé quatre jours à aller a Peste a 80 lieues de Naples voir les Antiquités qui y sont ainsi qu'a Salerne et au retour les decouvertes des Villes de Pompeia et d'Ercolano et le Museum a Portici ou toutes les belles Antiquités qu'on a trouvés dans ces deux Villes, enterres par les eruptions du Vésuve, sont rassembles et qui est tout ce qu'on peut voir de superbe. La cara Chiaretta se met a vos pieds. Elle a été encore une fois chez la Reine avant de partir qui l'a comblé de politesses.

L'expression de ses considérations sentimentales reste conventionnelle, si ce n'est gauche, d'autant que les formulations n'en varient pas d'une lettre à l'autre. Les petits surnoms et les clins d'œil, que la destinataire décodait aisément¹⁶, renvoient à la fratrie (« Charlot » était leur frère, duc de Courlande ; « la Reine » était leur sœur Marie-Amélie de Saxe, reine de Naples et de Sicile ; et chaque lettre se termine par ses « compliments au Saxon », lequel est le roi son neveu). Quant aux renseignements sur ses visites de monuments, ils sont tout à fait caractéristiques de leur énumération assez sobre que l'on trouve dans l'ensemble des lettres de cet auteur. Les sélections des endroits mentionnés sont judicieuses et font de ce voyageur un des touristes cultivés qui, durant leur Grand Tour, s'intéressaient aux restes romains, se passionnaient pour les fouilles récentes, ne faisaient l'économie d'aucun détour. Cependant, ce style laconique pourrait donner l'impression qu'une telle curiosité restait en partie une affaire de dilettantisme et de snobisme. Si l'on se reporte toutefois au journal du voyage en Italie, on y lit des précisions qui changent la donne : les personnes ayant fait visiter les monuments, par exemple, étaient des savants et des ecclésiastiques, souvent des jésuites. Si bien que notre hypothèse va plutôt dans une autre direction : le prince Xavier respecte vis-à-vis de sa sœur plusieurs règles : ne pas lasser le destinataire, réserver pour de plus longs entretiens oraux le commentaire de la relation, ou enfin, ce qui différencie ces lettres d'une relation de voyage, veiller à ne pas surcharger un texte personnel en y copiant des informations lues chez autrui.

Mais où déceler alors des allusions coquines à ses incartades, du moins à celles que le public lui prêta ? Un indice, parmi d'autres, est la désinvolture dont il fait parfois preuve en matière de religion : il est un catholique pratiquant, demande à être reçu en audience au Vatican, regarde les processions, mais il prend ses aises, autant dans sa réponse à son confesseur le père Broccard, lequel semble lui avoir adressé des sermons parce que le prince proteste et affirme qu'il a bien respecté la liturgie pascale, que pour le déroulement des festivités liturgiques, face auxquelles il garde les distances d'un simple observateur :

J'ai vu [à Naples] la Procession de la Fete de Dieu ou le Pape est porté sur un prie-Dieu ou il est à genoux aiant le St Sacrement devant lui, mais hors de ceci je n'ai rien trouvé d'extraordinaire à cette Procession.

16. C'est avec grand soin que, depuis A. Thévenot et J.-J. Vernier cités plus haut, les Archives de l'Aube ont inventorié et continuent à dépouiller cette correspondance.

Autre indice aussi peut-être que ce bilan euphorique qu'il tire du mois passé à Naples :

En general je ne puis Vous exprimer combien le sejour de Naples est agreable en tout genre et combien je regrette de l'avoir quitté, d'autant plus qu'il est si éloigné que je ne puis esperer d'y retourner, car si j'étais un particulier, je ne choisirai certainement jamais d'autre Endroit pour m'etablir.

Ce que ses lettres sembleraient confirmer, c'est la réputation d'oisiveté que, dans toute l'Europe prérévolutionnaire, on prêtait à la noblesse. Car, mises à part les visites des « *antiquités* », tout n'est que distractions, invitations, ballets, théâtre. La période du carnaval y est propice ; de Florence, il écrit le 25 janvier 1771 :

Il y a eu Bal a la Cour, qui s'y donne tous les mercredis du Carnaval, mais je n'ai été que spectateur. J'ai revu ici aussi deux anciennes Connaissances qui m'ont bien fait du plaisir, c'est le peintre Mengs et Lenzi. Le mauvais tems m'empechant de voir les beautés de la Ville je passe du moins les Soirées a courir les Theatres dont il y en a 4. Dans l'un desquels nommé la Pergola on joue une Opera Seri assez bonnes et dans les 3 autres des Comedies italiennes, mais les Ballets ne valent pas grand-chose dans aucun. Ce soir apres l'Opera j'irai a la Redoute qu'on nomme ici Festa di Ballo, au Theatre du Cucumero, mais je doute que je m'y amuse autant qu'à ceux de Dresde.

Sur le plan de la formulation, ce sera le même type de lettres qu'il enverra en 1776, toujours à sa sœur Christine, quand il fera un tour complet de la France. Mais les informations relèveront alors d'autres formes de sociabilité : ses distractions y consisteront en rencontres de gouverneurs commandant des citadelles et en invitations dans les châteaux de province, ce qui est confirmé par notre consultation en parallèle de son journal de ce voyage en France. Néanmoins, replacées dans le contexte de la mobilité européenne de son temps, les indications données dans cette correspondance ouvrent plusieurs perspectives. Par exemple, il envoie de Montpellier, le 31 juillet, les informations suivantes :

Depuis ma derniere [lettre] j'ai été a la foire de Beaucaire qui est fort belle mais n'approche pas de la nôtre de Leipzig, de la j'ai été a Arles et Nismes qui toutes les 2 sont remplies de beaux Monuments d'Antiquités, d'ici j'irai a Cette au bord de la Mer ou je m'embarquerai pour aller par l'Etang de Thaux & le Canal de Languedoc a Toulouse et pr la Ste Chiara je serai a Bagnieres, j'en ai de fort bonnes nouvelles et Elle me charge de La mettre a vos pieds, Adieu, chere Christl, je vous aime et embrasse de tout mon Cœur.

Xavier

Mes Compl, je vous prie, au Saxon.

Même sommaires, de telles indications font comprendre la logique du trajet, à savoir l'intérêt pour la chose militaire (visiter le port de Sète) et pour les innovations techniques (les écluses du canal du Midi dont il souhaite visiblement observer lui-même le fonctionnement), et la visite de toutes les citadelles construites par Vauban (en l'occurrence celle de Montpellier, d'où il écrit). Sa très brève comparaison entre les foires de Beaucaire et de Leipzig fait par exemple constater quelle attention le prince Xavier avait accordée à Beaucaire, où il s'est au demeurant rendu deux fois, et à la tenue de telles foires. Cela nous permet de mesurer autant sa nostalgie et son attachement à son pays natal

que son goût pour la fête et pour la consommation¹⁷, puisqu'il s'agissait sans doute d'acheter des livres et des objets d'art au prix le plus bas possible. Mais il est certain que ces hypothèses interprétatives et ce décodage des non-dits ne peuvent s'avancer que si la lecture de la correspondance est complétée par la consultation d'autres documents, en l'occurrence les factures et les lettres – que nous qualifions de commerciales – qu'il a dictées à ses secrétaires et archivées. Sa vigilance pour les aspects comptables et l'exécution de ses commandes relativise l'apparente oisiveté.

À s'en tenir à ces seules épîtres, c'est le quotidien des échanges internes à la fratrie que l'on peut le mieux observer. Xavier se montre bougon pour son neveu, qu'il salue systématiquement de cette bourrade finale : « Compliments au Saxon ». À ses heures, il est irrévérencieux envers ses pairs, par exemple envers le vieux duc de Toscane. Il peut aussi se moquer de lui-même : il se plaît par exemple à marquer son désappointement quand, bien qu'ayant loué un logement directement en face du Vésuve, il n'assiste pas à la moindre éruption, et il teste des formules variées pour faire part de sa déception, les ajustant selon qu'il écrit à sa sœur, à son aide de camp ou à d'autres officiers¹⁸.

Les lettres de voyage du prince Xavier s'éloignent donc d'un code strict et contraignant : ses confidences ressemblent à celles d'un exilé volontaire, qui n'oublie ni Dresde ni Leipzig, mais pour lequel il n'était pas question de faire abstraction des traditions de la civilité liées à son rang. Connaisseur des usages, rompu aux tâches administratives, il conserve dans sa correspondance privée le ton de la conversation : mécontent comme un administrateur rigoureux, railleur pour des personnes de son rang, toujours affectueux et protecteur envers sa jeune sœur. Destinées à une personne ou à un petit cercle familial, ces lettres ne pouvaient guère faire l'objet de critiques publiques : nous disposons néanmoins des commentaires de témoins ayant connu Xavier de Saxe, comme par exemple de ceux du général de Martange, qui nourrissait de grandes ambitions pour la carrière de son maître et avait force moqueries pour ce fort attachement à sa famille qu'il estimait être indigne d'un rang princier. Rétrospectivement, si on s'en tenait à elles, les activités mentionnées dans ces lettres de voyage illustreraient le désœuvrement et la prédilection pour les loisirs que les révolutionnaires reprocheront aux ci-devant, mais les autres courriers qui sont envoyés au même moment par ce prince prouvent que ce dernier n'a en fait à aucun instant négligé

17. Sur la signification sociale et culturelle des foires, cf. Daniel Roche, *Les Circulations dans l'Europe moderne : XVII^e-XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2010, p. 664-666 (rééd. de *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2003).

18. Il écrit quasiment à tous, en juin 1770 : « Le Mont Vésuve ne dit mot depuis tout le temps que je suis dans son voisinage. Je me trouve pourtant dans une situation à pouvoir observer de près ses Méchancetés ou Ses Malices, en le voyant tout découvert en regardant par la fenêtre ; mais je ne lui en a trouvé Encore aucune » ; toutefois, le despote éclairé qu'il a été peut prendre le dessus et, à l'intention de l'officier Jurckowsky, il ajoute : « et je préfère même la tranquillité du bon peuple Napolitain qui tremble fort souvent quand il jette ses flammes, à ma propre satisfaction, et à ma curiosité, d'ailleurs assés grande, de le voir embrasé d'un bout à l'autre. »

l'administration de ses propriétés, même quand il en était éloigné et quel que soit le pays où il se trouvait.

Dans les lettres de voyage que le prince Henri de Prusse envoie à ses frères, c'est aussi le membre d'une Maison royale qui s'exprime et qui maîtrise bien évidemment les règles de la civilité qui y sont liées. Mais le style et le contenu se différencient de ceux de l'épistolier précédent car, ici, de nombreuses précisions figurent sur les activités culturelles ainsi que sur les personnes rencontrées ; en outre, de précieuses indications éclairent les conceptions civiques de ce prince protolibéral qu'était Henri de Prusse¹⁹. Il réalisa à deux reprises un rêve qui lui était cher, celui de venir à Paris, de goûter aux charmes de la ville et aussi de réussir à renverser les alliances en éloignant la France de l'Autriche au profit de la Prusse. L'autorisation de Frédéric II se fit cependant attendre jusqu'en 1784, jusqu'à ce qu'il paraisse évident au grand roi qu'une alliance entre la France et la Prusse ne se ferait pas de son vivant, et l'autorisation de son neveu ne fut obtenue qu'à grand mal, Frédéric Guillaume II ayant été averti par les ambassadeurs que, vu les tensions et l'insécurité politiques en France, il était déconseillé de laisser le prince partir en 1788. Les lettres envoyées, non publiées dans leur majeure partie, sont celles d'un homme d'esprit qui fréquenta les salons et les lieux à la mode de Paris ; elles témoignent de la culture et des compétences esthétiques et scientifiques d'un prince qui s'était approprié le modèle civilisationnel²⁰ de la noblesse française. Il cultivait d'ailleurs depuis longtemps des entretiens et des échanges épistolaires avec l'élite intellectuelle²¹ et il s'était engagé, en 1784, pour soutenir le mémoire de Rivarol et pour que les académiciens berlinois votent en faveur de la langue française. Le grand écho que la présence du frère de Frédéric II suscita dans les journaux parisiens confirme non seulement sa réputation de cosmopolite mais aussi celle de son mode de vie et de sa personnalité, qui semblaient répondre à des attendus universels voire, dans la vision du temps, français.

Durant ces voyages, ses lettres à ses frères lui ont procuré de nouvelles possibilités d'expression. À commencer par celle de la compensation : dans ses lettres à son frère Ferdinand²², le prince Henri détaillera les cadeaux – sans conteste somptueux – qui furent offerts de la part de Louis XVI.

19. Cet intérêt de ses deux voyages a été souligné par Richard Krauel, *Prinz Heinrich von Preussen in Paris während der Jahre 1784 und 1788 bis 1789. Nach ungedruckten archivalischen Quellen*, Berlin, Mittler, 1901.

20. Cf. François Bluche, *La noblesse française au XVIII^e siècle*, Paris, Hachette, 1995, p. 55-58. Sur le volet linguistique de la noblesse francophile berlinoise, cf. entre autres Corina Petersilka, *Die Zweisprachigkeit Friedrichs des Großen: Ein linguistisches Porträt*, Tübingen, Niemeyer, 2005.

21. Carlo Denina, *La Prusse littéraire sous Frédéric II [...]*, Berlin, Rottmann, 1790, t. 3, p. 175, 220, 367, 407.

22. Preussischer Kulturbesitz, BPH Rep. 56/II J 15, Fol. 66. Ces détails sont aussi repris par Des Cars, en porte-parole de Versailles. C'étaient effectivement des pièces de valeur : cf. Paul Seidel, *Die Kunstsammlungen des Prinzen Heinrich, Jahrbuch der Königlich-Preussischen Kunstsammlungen*, t. 13, 1892, p. 55-68, ici p. 59-60.

Comme il rapporte ces détails coup sur coup dans deux lettres différentes, il y a là une redondance qui est certes due à la fierté de témoigner ainsi du prestige de la Maison de Brandebourg, mais qui est due peut-être aussi à une vengeance personnelle, puisque, pour ce qui concernait le secteur de la diplomatie, le prince Henri était tributaire des consignes qui lui étaient données par le roi. Or, si son attachement à la nation française était officiellement toléré par Potsdam, il était la cible du scepticisme amusé de Frédéric II, qui lui prédisait que « les Français ne se retourneront pas facilement » (lettre à Henri du 21 août 1784) et se moqua (lettre du 27 septembre) qu'on ait « envoyé chasser Louis XVI » pour éviter une rencontre avec le prince Henri. Pourtant, lors du second voyage, ce sera plus que jamais ce rapprochement diplomatique que le prince espérera et qu'il essaiera en vain de faire partager à son neveu Frédéric Guillaume II²³ ; cet insuccès lui inspire, alors qu'il rentre tout juste à Rheinsberg, une vision désabusée de ce que seront ses années à venir : « l'on parle peu, y pense encore moins, et me réduit à l'état d'un Cosmopolite, qui parlera quelque temps à sa Campagne ».

Ses lettres font en outre constater avec quelle vigueur ses opinions politiques ont pu se libérer grâce à ses rencontres parisiennes : les noms qu'il signale indiquent qu'il échangeait des réflexions avec des membres du courant modéré, dit libéral, qui s'était constitué au sein de la noblesse française dans les années 1780 ; son souhait du renversement des alliances s'inscrivait dorénavant dans sa conception de la morale politique. Les lettres ne développent malheureusement pas ces idées, il est simplement annoncé que cela donnera lieu à des discussions à Berlin avec son frère Ferdinand, mais le fait d'énumérer les personnes rencontrées (comme Louis-Sébastien Mercier, le marquis de La Fayette, le fils d'Aguesseau) est en soi programmatique de son opposition à toute forme d'absolutisme et de son rationalisme empreint de pondération.

Sur le plan social, c'est à une libération du carcan dynastique qu'il dit avoir accédé lors de ces voyages à Paris (« Je puis dire avec vérité qu'on m'a plus consenti encore [d'amitié] que la première fois et cela dans tous les rangs, dans toutes les conditions. Vous savez que je m'étais proposé d'être peu à Versailles, aussi n'y ai-je été qu'autant[t] que la bienséance l'exigeait absolument »). L'intérêt qu'il portait aux affaires judiciaires est également repéré par les journalistes parisiens²⁴, le Prince se passionnant pour le procès du banquier Kornmann et pour les libelles opposant les avocats Beaumarchais et Bergasse. Il va de soi qu'il avait été enthousiasmé par la représentation du *Mariage de Figaro*.

Ces connexions expliquent pourquoi le prince Henri fut exalté par la convocation des États généraux, à la grande consternation des gouvernements de Prusse et de France. C'était pour assister à leur ouverture qu'il avait tellement tenu à obtenir l'autorisation de se rendre à Paris en 1788 et sa venue avait été

23. La correspondance entretenue à ce sujet entre le prince Henri et le roi est publiée par Richard Krauel, *Prinz Heinrich von Preußen als Politiker*, Berlin, Duncker, 1902.

24. Par exemple le *Journal Encyclopédique*, août 1784, p. 186-188.

« bien arrangée » par ses amis parisiens, comme il le précise à son frère²⁵. Admis dans les réseaux de la faction d'Orléans, il s'informe et écrit à Ferdinand le 24 décembre 1788 : « Vous ne pouvez vous faire d'idée de toutes les brochures qu'on écrit sur les états généraux, sur le mouvement que cela forme dans les esprits [...]. Je suis devenu très savant sur ces matières [...], sur la dette de l'état, le déficit ». Il interprète la tenue des États généraux comme les prémices d'une monarchie constitutionnelle et, sans sombrer dans un enthousiasme illusoire, formule des vœux pour que le roi et la nation travaillent conjointement à réformer l'État.

Mais, pour son frère Ferdinand et pour le cercle familial, il insiste sur la variété de ses occupations et, en somme, il se comporte partout en spectateur ; et il est révélateur qu'il puisse dans chaque lettre passer, sans aucune transition, d'un sujet à l'autre. En 1784 comme en 1788-89, il entremêle politique, sciences et arts, allusions à la royauté, séances de l'Académie, conversations de salons, représentations théâtrales, concerts et fêtes²⁶. À preuve, le 12 mars 1789 :

J'ai vécu hier une fete charmante chez la marquise de Montalembert et je reviens de l'accademie ou je fus a la reception du duc d'Harcourt, dans la tribune de la duchesse. C'est comme vous savez le gouverneur du Dauphin, il m'a dit dans un discours des choses tres obligantes, et j'ai l'agrement que lorsqu'on me temoigne des bontes a l'accademie, ou au parlement, que tout le public applaudit avec unanimité.

Comme ses homologues, il recherche des distractions raffinées, prise l'affectation et l'élégance, s'étourdit du tourbillon culturel – et sait le restituer avec humour, comme au début de la lettre du 7 octobre 1784 dont le rythme et la théâtralisation ne sont pas sans rappeler le style d'un Bussy-Rabutin ou de Crébillon :

Si je dis mon cher ferdinand de toutes mes journées comme je les passe, vous diriez que le Juif errant a moins couru que moi. Je sors le matin, je rentre un instant pour m'habiller, je dine dehors. Je cours encore ou je vais au spectacle, au sortir je vais voir le monde tantost dans telle maison tantost dans l'autre. [...] Ce matin je vais voir les pierres gravées du duc d'Orléans et je verrai encore les tableaux du Palais Royal a trois heures Je vais a l'académie des belles lettres et puis ce sera pour voir la premiere representation de Didon [...] dont la musique est de Picini (*sic*).

Et c'est par un éloge global de l'utilité des voyages – englobant l'éducation de la raison et de la sensibilité – qu'il réplique le 5 février 1789 :

Vous me faites, mon Cher Ferdinand, l'apologie de vostre chez soi, croyant que les voyages degoutent ensuite au retour du sejour ou l'on est condammes a vivre. J'ose vous repondre que je me suis trouvé, a chaque fois que j'ai fuit (*sic*), plus dispos, plus heureux. La foule des objets, les comparaisons qu'on peut faire, vous donne une satisfaction qui a de l'agrement même pour la solitude. Il faudrait ne savoir ni rire ni ressentir, etre prives de bonté. Les connaissances dont on peut assembler les materiaux dans sa tete, les voyages developpent ces connaissances, et puis on a le plaisir de la correspondance et on reste en lien avec beaucoup de personnes.

25. Lettres au prince Ferdinand du 25 octobre, du 4 et du 5 décembre 1788 (BPH Rep. 56/II J 15, Fol. 64, 65, 66).

26. Cette imbrication est soulignée par Bernhard Mundt, « Prinz Heinrich von Preußen. Ein Parteigänger Frankreichs am Hofe Friedrichs des Großen », in *Francia*, 2000, p. 249-256.

Nous tirons deux conclusions de ces effusions épistolaires. D'une part, la formulation en est indéniablement plus littéraire que celle de Xavier de Saxe, elle prolonge l'art de la conversation pratiquée dans les salons parisiens, de la réplique spirituelle et de la recherche du bon mot, bref elle relève d'une mise en scène permanente et de clins d'œil intertextuels. D'autre part, elle contraste étonnamment avec l'image que les contemporains avaient, majoritairement, du prince Henri, le voyant non seulement comme le « frère de », mais aussi comme le militaire qui avait remporté des victoires durant la guerre de Sept Ans. Or, il n'y a pas la trace de cet arrière-plan militaire dans ses lettres, où prédomine le civisme diplomatique et pacifique d'un prince francophile. Placées au service d'une noble cause, dues à une belle plume, destinées à un lectorat semi-collectif, les lettres adressées à Ferdinand étaient nécessairement accessibles à son entourage, or elles renferment une critique interne des pratiques politiques absolutistes. Mais, tout comme chez Xavier de Saxe, elles ne renferment pas la moindre critique sociale : l'enjeu serait de réformer et consolider le système monarchique, ce qui se montre aussi dans le fait que ces deux dynastes ont archivé leurs écrits dans l'intérêt de leur postérité familiale.

Le genre de la polémique épistolaire

L'examen d'une querelle entre savants nous fait rencontrer à nouveau la correspondance du prince Henri, cette fois quand il fut associé à une polémique épistolaire et invité à y jouer un rôle de médiateur. L'affaire en question, qui dura de janvier à septembre 1785, fournit un exemple du processus des croisements entre le public et le privé auxquels la simple mobilité des personnes et le témoignage d'un voyageur ont pu parfois donner lieu.

Sur le plan des faits, c'est le libraire-éditeur Friedrich Nicolai qui lança une offensive contre la langue des « signes méthodiques » qui avait été mise au point à Paris par l'abbé de l'Épée et appliquée dans son Institution pour sourds et muets. Il y avait eu peu de temps auparavant un échange de lettres entre l'abbé de l'Épée et le pédagogue Heinicke de Leipzig : à la méthode de la langue des signes, Heinicke préférerait celle des sons. L'Académie de Zurich avait arbitré le débat et voulu y mettre un terme²⁷. Nicolai fut apparemment peu convaincu par cet arbitrage, car il signale qu'il existerait à l'heure où il écrit « une querelle » au sujet des deux méthodes qui « menacerait de s'envenimer ». Pour sa part, il reprochait à la langue des signes son inaptitude à aider les enfants à comprendre des notions abstraites et, visitant à Vienne l'Institut où l'abbé Storck appliquait la méthode de Paris, Nicolai²⁸ avait mené un interrogatoire serré et conclu que les élèves n'étaient capables que de répéter comme des perroquets les phrases

27. Christopher Browne Garnett, *The Exchange of Letters Between Samuel Heinicke and Abbé de l'Épée ; A Monograph on the Oralist and Manualist Methods of Instructing the Deaf in the 18th Century*, New York, Vantage, 1968.

28. *Beschreibung einer Reise durch Deutschland und die Schweiz*, t. 4, Berlin und Stettin, 1784, p. 792-814 ; l'abbé donnerait un des exemples « stupides » de la mortification catholique.

qu'on leur avait apprises, comme s'ils récitaient leur catéchisme. Le ton était outrancier, l'attaque des « ex-jésuites », comme toujours chez lui, virulente. Il rappelle certes qu'il existe deux méthodes, mais tout le passage, aussi bien dans le début de sa description de l'Institut viennois que dans les derniers mots de ce chapitre, est dominé par un anticléricalisme ostentatoire : le fait que l'empereur Joseph II ait confié la direction de l'Institut de Vienne à un ecclésiastique et, ce qui est à ses yeux pis encore, à un ancien jésuite comme l'abbé Storck, lui paraît dommageable ; plus insidieusement, il se sert de cette occasion pour marquer sa méfiance contre tout ce qui est catholique et, dans un excursus conclusif, caricature à son accoutumée la piété baroque – ce qui était sa manière de combattre le risque d'une union des Églises chrétiennes dans le Saint-Empire.

À l'origine, c'est ce passage de la relation de voyage qui suscite la protestation de l'abbé de l'Épée, lequel, s'estimant injustement contesté, se tourne vers le prince Henri de Prusse, qui avait bien voulu visiter son Institut à Paris en 1784 ; Nicolai est alors contacté à deux reprises par le lecteur du prince Henri et il répond. Comme l'abbé avait écrit également à l'Académie de Berlin, le secrétaire Formey envoie un billet à Nicolai pour lui demander quel est son sentiment²⁹ ; l'abbé envoie de son côté à Nicolai un mémoire en français présentant sa méthode de la langue des signes (mémoire annoté dans la marge par Nicolai) ainsi qu'une lettre à laquelle Nicolai adresse une réponse désobligeante. Le fonds Nicolai contient ces manuscrits ainsi que la traduction imprimée en allemand du mémoire de l'abbé de l'Épée.

Il faut les compléter par divers documents qui furent imprimés et auxquels le public eut donc accès. Une partie de cet échange épistolaire fut communiquée à la presse, car l'abbé de l'Épée transmet cinq de ces lettres au *Journal de Paris*. De plus, il existe un rapport de Formey qui fut lu devant l'Académie et dont la conclusion est favorable à l'abbé de l'Épée³⁰. Enfin, la controverse fut encore commentée par la *Allgemeine Deutsche Bibliothek* en 1789 et la *Neue Deutsche Monatsschrift* en 1795³¹, à telle enseigne que l'on peut affirmer que ces échanges entre savants académiciens ont accéléré la circulation des connaissances et dynamisé leur réflexion sur le langage et sur la pédagogie. Outre cet enjeu scientifique, il nous paraît instructif de comparer l'aspect matériel des manuscrits originaux, car il est significatif de la civilité entre savants, de l'instrumentalisation de l'opinion publique, et permet de mettre en évidence des non-dits de ce débat franco-allemand.

29. Formey, le 18 juin 1785, écrit sur un bout de papier : « L'Académie n'est point disposée à entrer dans cette querelle, mais Elle serait bien aise de savoir ce que vous en pensez, et de vos dispositions sur lesquelles elle pourrait régler sa réponse à cet abbé. »

30. « Sur la meilleure manière d'instruire les sourds et les muets. Rapport concernant la controverse entre M. l'Abbe de l'Épée, et M. le Libraire Nicolai sur ce sujet », in *Nouveaux Mémoires de l'Académie Royale*, Berlin, Decker, 1785. Hist. p. 47-52.

31. „Anleitung zum Unterricht der Taubstummen, nach der Lehrart des Hrn. Abbé de l'Épée zu Paris, nebst einer Nachricht von dem K. K. Taubstummeninstitut in Wien“, *Allgemeine deutsche Bibliothek*, 1789, 84. Bd., 2. St., p. 546-549 et 549-551, signé HZ.

On comprend que, encouragé par l'arbitrage de Zurich, l'abbé de l'Épée ait pu faire appel au jugement de l'Académie de Berlin en 1785. Pourtant, ce n'est pas à l'Académie qu'il a adressé son premier courrier : c'est au prince Henri. La querelle s'ouvre donc par – et à cause de – cette lettre adressée de Paris « à Monsieur le Prince Henry » le 16 janvier 1785. Les termes sont sans équivoque : l'abbé de l'Épée demande « justice » et souhaite lancer un « procès littéraire ». Dans ses formulations et sa structuration, cette lettre reflète le savoir-vivre d'un académicien qui n'oublie pas la dignité du destinataire mais dont l'expression ne dépasse pas celle de la déférence, si bien que sa politesse est sans commune mesure avec les tournures alambiquées baroques que l'on aurait trouvées dans le manuel d'Éleazar de Mauvillon³² quelques années plus tôt :

Votre Altesse Royale ayant daigné assister à nos Leçons des sourds et muets, je crois pouvoir recourir humblement à Elle pour obtenir justice d'un Savant de Berlin, nommé M. Nicolai, auteur de la Bibliothèque Germanique.

J'ai appris que dans un nouveau Livre intitulé Voyage dans l'Allemagne et la Suisse, il avait parlé (article de Vienne) de l'éducation des Sourds et muets. Il y prétend que toutes les réponses qui lui ont été faites par les Écoliers et les Écolières de M. l'abbé Stock, Instituteur des Sourds et Muets à Vienne, n'étaient qu'un effet de la mémoire et que l'intelligence n'y avait pas la moindre part. Il soutient que l'usage des Signes méthodiques est incapable de produire aucune idée abstraite dans l'entendement des Sourds et muets. Enfin il décide contre ma méthode en faveur de celle de M. Heinicke, que j'ai cru devoir combattre dans l'ouvrage dont Votre Altesse Royale a bien voulu accepter un exemplaire.

La structure de sa missive est conforme aux usages de la rhétorique d'une traditionnelle lettre de requête : à l'exposé des faits va suivre la demande de faire recenser son ouvrage par « quelque habile Métaphysicien ». Toutefois, s'éloignant ensuite de ce cadre, l'auteur poursuit en relatant la controverse épistolaire qu'il a menée avec Heinicke, se vante de l'avoir soumise au jugement de l'Académie de Zurich et souligne que « la décision qui [lui] a été marquée par l'Académie de Zurich est insérée dans son livre, p. 285 » ; cette remarque est décisive car l'abbé de l'Épée estime donc d'emblée qu'un tel débat est public, qu'il ne s'est en tout cas pas limité à un échange de lettres en privé. La dernière partie de la lettre pose les conditions de la controverse épistolaire qu'il propose à Nicolai, et ce passage ne comporte plus aucune formule de politesse envers le prince ; n'y sont détaillées que les modalités du débat. De la lettre de requête à un prince on passe à une provocation en duel épistolaire, d'égal à égal, comme si l'honneur de l'auteur avait été bafoué et que le prince devait servir de témoin. Les conditions de cette sorte de duel épistolaire seraient d'abord le respect de la civilité, notamment : « Il ne doit se trouver entre nous aucun reproche ni aucune

32. Éléazar de Mauvillon, *Traité général du stile. Avec un traité particulier du stile epistolaire*. Amsterdam, J. Schreuder & P. Mortier, 1756 : « En écrivant à un grand Seigneur, il faut tâcher de terminer la lettre d'une manière agréable et naturelle. C'est manquer en quelque sorte au respect que de finir par Je suis sans aucun rapport avec les mots précédens. Cela est trop cavalier, & marque de la hâte ou de la négligence » (p. 261). Mauvillon avait été secrétaire privé de l'Électeur de Saxe, cf. Marie-Claire Grassi, « L'étiquette épistolaire au XVIII^e siècle », in Alain Montandon (dir.), *Étiquette et politesse*, Clermont-Ferrand, Publications de la Faculté des Lettres, 1992, p. 139-161, ici p. 151.

parole dure, mais une douceur et une politesse continuelle sans la moindre altération. » Seconde condition : la publicité, l'auteur se faisant « un devoir d'en informer le Public par la voye de l'impression ». Enfin l'adversaire pourrait décider de l'arme, pour ainsi dire, puisqu'il est laissé à Nicolai le choix entre « la langue latine ou la française ». Au fond, la correspondance envisagée est celle qui était fréquente à l'intérieur de la République des Lettres³³, c'est-à-dire que nous avons affaire à une situation tout à fait exemplaire du processus de la « civilisation » tel qu'il a été décrit par Norbert Elias dans *Die höfische Gesellschaft*.

Mais le fait d'avoir sollicité la médiation du prince Henri, vu de Berlin, a visiblement bouleversé les règles d'un tel jeu épistolaire. Dans le *Nachlass* se trouvent deux brouillons que Nicolai a préparés à l'intention du lecteur du prince, Richier de Louvain, le 4 février 1785. Visiblement, à Berlin, les règles du protocole empêchaient un lien épistolaire direct. Le premier brouillon est court, centré d'abord sur la ruse que Nicolai prête à son provocateur et ensuite sur sa rébellion contre toute ingérence dans la liberté d'expression, qu'elle se fasse au nom d'une prépondérance institutionnelle, celle de la dynastie, ou au nom de l'autorité scientifique, celle d'une académie :

Je vous envoie la lettre que je vous ai promise. En pesant mûrement ce que j'ai écrit sur l'école de M^r Storck de Vienne et en réfléchissant sur la lettre de M^r L'Abbé de l'Épée à Mgr. Le Prince, je trouve qu'il était impossible d'écrire autrement. Cette lettre est un piège, que le parti jésuitique me tem (*sic*). Il veut abuser de l'autorité (*sic*) de Mgr. Le Prince pour m'embarrasser. Mais je vois bien cette petite finesse ;

Si M^r L'Abbé de l'Épée ne veut qu'une discussion littéraire, pourquoi est-ce qu'il n'écrit pas directement à moi, pourquoi est-il assez indiscret pour compromettre Monseigneur dans une telle affaire ? Mais M^r L'Abbé compte bien que je écrirais à Mgr. Le Prince une lettre pleine de Complimens pour lui abbé, qu'il ferait alors imprimer quand bon lui semblera. Il compte que Monseigneur usera de son Autorité pour me faire entrer dans une dispute fort inutile avec cet abbé bavard qui cherchera une decision de je ne sais quelle academie pour jeter de la poudre aux yeux du public. Je n'ai pas envie de m'en tenir à la decision de M^r Borelli et de ses confreres. [...] Il m'a donc fallu écrire une lettre un peu forte, qui mette les choses dans leur jour, et qui ôte au Sieur abbé l'envie de me chercher une querelle que la politesse française appellerait querelle d'allemand, et qui n'est rien moins qu'allemande.

Et il signe « Votre tres humble et tres obeissant serviteur Fr. Nicolai ».

Cette missive respecte les usages et les conventions (écrire au secrétaire du prince), mais les positions sont affichées à découvert : Nicolai combat partout et toujours ce qu'il appelle l'esprit jésuitique, c'est-à-dire l'exigence d'obéissance. Son ironie sur la « politesse française » ajoute un zeste de francophobie, fort impertinent pour qui savait la francophilie du prince Henri. Quant à la qualification d'« inutile » à propos de cette « dispute », elle est plus surprenante, car l'enjeu n'était pas anodin : il s'agissait non seulement de méthodes pédagogiques pour adolescents ou jeunes adultes sourds et muets, mais aussi d'un problème anthropologique touchant à la philosophie sensualiste, sans oublier la question de la liberté de jugement qu'un voyageur s'arrogeait.

33. Irène Passeron, René Sigrist, Siegfried Bodenmann, « La république des sciences. Réseaux des correspondances, des académies et des livres scientifiques. Introduction », *Dix-huitième siècle*, n° 40, 1/2008, p. 5-27.

L'autre lettre de la main de Nicolai, datée elle aussi du 4 février et certainement destinée à être communiquée telle quelle au prince, est beaucoup plus déférente. Cette civilité masque une tactique argumentative dont, grâce à la comparaison avec la précédente, nous comprenons l'objectif : Nicolai affirme à nouveau vouloir déjouer la ruse dont son détracteur a voulu se servir en opérant un détour par le prince. Conformément à la rigueur attendue dans ce genre de débat, Nicolai cite les termes de la lettre de l'abbé, les souligne même, montrant qu'il a lu le texte de près ; il commente en outre toutes les raisons de fond qui, sur le plan de la pédagogie, lui semblent contraires à la raison, n'ajoutant au demeurant rien de plus à ce qui figurait déjà dans la relation de son voyage à ce propos. De surcroît, le manuscrit comporte des ratures et beaucoup d'ajouts griffonnés dans la marge, ce qui fait comprendre que Nicolai a passé du temps à rédiger sa missive. Il soigne également la fin du courrier, y allège le ton en feignant l'ironie et en adjoignant une plaisanterie susceptible de plaire à l'amateur de Corneille qu'était le prince :

Vraiment, Monsieur, la partie est trop inegale. M^r L'abbé y gagne le ciel à son aise, et moi, je me ferais damner. Je demande grace, M^r L'abbé. C'est par peur [...] de l'enfer que je lui dis cordialement : Soyons Ami Cinna !

L'humilité des formules conclusives est extrêmement conventionnelle, cette fois dans le plus grand respect des consignes stylistiques dispensées par exemple par Mauvillon :

Voilà Monsieur une Lettre bien longue. Mais il a bien fallu vous laisser voir les choses comme ils (*sic*) sont la. À M. l'abbé de dire dans la prochaine edition que c'est moi qui ai décliné la dispute, comme tant d'academies ont décliné les réponses. Mais qu'il dise aussi la (réalité ?) de mon sentiment pacifique. Je participerai de l'indiscrétion de M. l'abbé si je vous dis que vous rapportiez à S.A.R. le détail de ma situation ! Je me garde bien de tomber dans le défaut de mon antagoniste. Je laisse à votre discretion de faire à S. A. R. un exposé du contenu de mon livre (qui est bien éloigné). Je vous prie d'assurer ce Prince Auguste de mes respects les plus profonds, ce serait assurer S.A.R. des sentiments de toute l'Europe. Je vous prie de ne pas laisser ignorer S.A.R. des sentiments de gratitude dont je suis pénétré pour la facon gracieuse dont Elle a Daigné de s'exprimer à mon egard. [...] Les coeurs qui lui sont dévoués sentent vivement le [bien] des graces d'un héros et si grand homme aimé de tous ceux qui l'approchent.

Polémiste chevronné, Nicolai fait donc preuve d'une grande habileté à croiser les conventions épistolaires et l'art de la controverse dans ces deux lettres, tout comme dans celles qui suivront. Mais la présentation matérielle de ses brouillons porte la marque de son agacement, plus encore de sa colère. En effet, le croisement de ces correspondances révèle, en plus de ce que nous savions sur ces deux méthodes d'enseignement aux jeunes sourds-muets, la vigueur du sentiment national de Nicolai et de son investissement au cœur de la rivalité culturelle. Son opposition à l'hégémonie de la culture française, entretenue par la cour et la haute société berlinoise, lui inspire une frustration non seulement littéraire – et son combat de toujours – mais aussi sociale. Son premier post-scriptum à Richier cache à peine l'amertume de Nicolai : sous le couvert de prier son interlocuteur de pardonner les imperfections formelles de son style et de les mettre sur le compte du fait qu'il n'utilise pas sa langue maternelle, il ajoute ici que ce n'est

« qu'à regret qu'il utilise la langue d'une nation étrangère ». Dans ses lettres suivantes, il taxera d'arrogance l'invitation au débat qui lui est faite par un Français. Son irritation ne fera que croître durant l'été 1785, à en juger par les gribouillages et la taille des caractères calligraphiés sur ses manuscrits. C'est qu'il venait de recevoir d'une part une longue lettre que le prince Henri avait dictée à Richier de Louvain et qui incitait sévèrement Nicolai à manifester « moins d'intolérance », lettre à laquelle Nicolai répondit sur le même ton déferent que la première fois, et d'autre part une de l'abbé de l'Épée, à laquelle notre libraire-éditeur répondit longuement le 30 juin 1785, de Pyrmont :

Monsieur, C'est en prenant ici les eaux que j'ai reçu une lettre suivie d'un exposé de plusieurs feuilles que vous m'adressez aussi, je ne sais pas trop pourquoi. Comme les médecins m'ont expressément défendu de m'ennuyer, vous me pardonnerés de ne pas l'avoir lue tout à fait aussi bien [...] Moi, je ne veux point de dispute avec vous, M^r l'abbé, 1) parce que j'ai d'autres choses à faire [...]; Restés en votre croiance, je resterai à la mienne. Je ne suis pas d'accord dans les principes que vous trouvez qu'il est pertinent de demander aux Sourds : Est-ce que le baptême doit être appelé la porte des sacrements ? [...] Je dis que vous avez fait un mauvais livre. Je préfère mieux vous accorder qu'il est excellent que de le lire encore une fois. Je n'ai pas parlé de votre école mais de celle de l'abbé Storck. Si la méthode dont il se sert est de ne donner aux enfants que des mots vagues, & très peu d'idées nettes [...] J'ai dit que la méthode de M^r Storck est très imparfaite et peu convenable, et le soutiens encore, et j'ai dit les raisons dans mon livre. C'est au public d'en décider. M^r Storck n'a pas trouvé à propos de rien répondre contre les raisons & contre les faits que j'ai avancés, je ne vois pas pourquoi vous vous inquiétez d'un livre allemand qui doit être inconnu à Paris comme tant d'autres qui valent mieux. [...] Vous voulés gagner le ciel en instruisant les Sourds, & moi je me damnerais à lire seulement des lettres et des exposés longs comme le votre, pleins de verbiage & de mots très inutiles. Vous voyez, Monsieur, que je vous parle en franc allemand qui ne sait pas masquer ses sentimens sous une fausse modération. S'il vous convient d'incommoder le public avec des disputes vaines, comptes que je suis sourd & muet. Je ne lis point le Journal de Paris. Si vous voules avoir le grace de ne plus m'adresser de lettres, je serai tout à fait ignorant de tout ce que vous pourries écrire. J'ai l'honneur d'être [...].

Au nom de l'identité culturelle allemande dont Nicolai se fait le porte-parole, la polémique reste offensive ; l'agressivité se tourne contre « Paris » qui ne prendrait pas connaissance des bons livres allemands, contre aussi les concurrents que sont les journalistes français. Les enjeux de la polémique se décalent³⁴ (« franc allemand ») et la thématique pédagogique et religieuse, sans disparaître totalement, passe au second plan. Ce n'est pas pour autant de l'indifférentisme car, dans sa lettre à Richier du même 30 juin 1785, Nicolai continue son combat anticlérical :

Je m'étonne que M^r L'Abbé de L'Épée est assez indiscret pour continuer à mêler S.A.R. dans une pretendue dispute littéraire qu'il veut avoir absolument avec moi & dans laquelle je ne veux pas entrer. Il est vrai que j'ai dit qu'il a fait un mauvais livre et que j'aurais pu ne pas dire cette vérité, mais puisqu'elle est une fois dite, je ne m'en dedierai jamais, car le livre est très mauvais, plein de verbiage et de sottises monacales. Il est vrai qu'il serait bien inutile d'en vouloir convaincre l'auteur, ce que je n'entreprendrai pas.

Cette rivalité explique en outre pourquoi le défenseur incontesté de la liberté d'expression en Prusse que fut Nicolai peut affirmer – sur le ton de la bouderie –

34. Ce stéréotype rappelle les sarcasmes des *Aufklärer* contre les thèses du père Bouhours.

qu'il restera indifférent au fait que sa réponse risque d'être publiée dans telle ou telle feuille parisienne par l'abbé de l'Épée. Chose que ce dernier ne se privera d'ailleurs pas de faire, le 19 août 1785³⁵ ; pour ce, son choix du *Journal de Paris* était judicieux, car ce journal s'intéressait dans un esprit rousseauiste aux questions touchant à l'éducation.

En définitive, la différence avait d'abord concerné les civismes académiques de Berlin et de Paris. Alors que l'abbé de l'Épée s'en remet aux institutions (de Zurich, Paris, Berlin, Uppsala) et s'abrite derrière une centralisation de la gestion intellectuelle, Nicolai se félicite que Formey, secrétaire de l'Académie de Berlin, lui ait annoncé que l'Académie n'entrerait pas publiquement dans ce débat mais souhaiterait malgré tout connaître son avis personnel³⁶. Pour le Français, le jugement doit être édicté d'en haut, tandis que Nicolai prétend que cela doit rester une affaire privée.

Quant aux incivilités, elles ont été réciproques, chacun dénigrant l'autre. Nicolai trouve qu'il était « indiscret » d'impliquer le prince dans le débat, et il proteste contre l'ingérence du politique dans le privé. L'abbé de l'Épée peut certes s'appuyer sur la francophilie du prince et se féliciter du fait que ce dernier, en 1784, ait visité son Institut parisien, mais ce n'est pas sans mesquinerie qu'il glisse que la réponse de Nicolai, qui aurait « poussé jusqu'à l'indécence » leurs différences pour leurs sentiments en matière de religion, avait outré « une dame que vous connaissez », ce qui revenait à accuser son adversaire non seulement de fanatisme anticatholique mais encore de goujaterie.

En somme, la position de Nicolai était inconfortable et son combat complexe – contre l'hégémonie culturelle française, contre les traditions catholiques, pour la liberté d'expression, pour l'autonomie des intellectuels, pour une meilleure littérature allemande. En 1785, ce combat se fit au détriment de la profondeur d'un débat philosophique et anthropologique auquel il a refusé de se livrer, à la différence d'autres correspondants de l'abbé de l'Épée. Au bout du compte, ce duel illustre malgré tout la manière dont les manuscrits circulaient ; du côté français, les lettres de ce genre étaient imprimées dans la presse³⁷. Du côté allemand, il resta finalement la substantifique moelle, à savoir la traduction en allemand du mémoire de l'abbé de l'Épée, donnant raison au camp de ceux qui, comme Nicolai, réclamaient la réhabilitation de l'usage des langues vernaculaires dans les sphères scientifiques.

35. Il fait cette fois insérer sa lettre, la réponse de l'Académie de Berlin et la lettre de Nicolai. Il ajoute sarcastiquement qu'il serait superfétatoire d'ajouter un commentaire (de « prévenir » le public) : *Journal de Paris*, 19 août 1785, p. 210-212.

36. Contrairement à ce que Nicolai semble croire, il y aura un rapport lu par Formey devant l'Académie et les éloges iront à la méthode de la langue des signes. Il conseille certes de transmettre à l'abbé de l'Épée la réponse de Nicolai mais il la traite avec la plus grande indifférence.

37. François Moureau, *La plume et le plomb. Espaces de l'imprimé et du manuscrit au siècle des Lumières*, Paris, Presses de la Sorbonne, 2006.

Les ripostes des communautés

La dernière catégorie que nous examinons est celle de lettres qui ont été d'emblée destinées à être publiées et dont la forme était une variante du discours journalistique. La motivation de leurs auteurs était la même que celle qui avait déclenché la réaction de l'abbé de l'Épée : en quoi le témoignage d'un voyageur individuel serait-il légitime et quelle serait la validité de ses critiques ? Or, ce n'étaient pas seulement des individus qui se trouvaient attaqués, c'était souvent toute une communauté, un ensemble d'individus qui étaient atteints dans leur conception du patriotisme et de l'utilité de leur travail, ainsi que dans leur relation sentimentale à leur lieu de naissance. La réponse était alors celle d'une affirmation identitaire de la communauté qui se sentait fragilisée dans ses valeurs idéologiques ou culturelles et ses configurations sociales, politiques et économiques. Il se produisit ainsi une évolution de la civilité épistolaire vers un engagement civique qui s'est affirmé dans les ripostes de patriotes locaux, attestées dans toutes les régions du Saint-Empire, en particulier dans les années 1780-1790. Et tous publient leurs textes exclusivement en allemand.

Cette évolution de la civilité des *Spätaufklärer* vers un engagement civique explicite a enrichi les modalités de l'expression épistolaire. En effet, ces ripostes patriotiques ne consistent pas seulement en recensions vengeresses ou en satires, elles se présentent plutôt comme de nouvelles relations de voyage publiées non seulement pour répliquer à tel ou tel étranger de passage mais plus largement pour toucher un plus grand public, Habermas oblige. C'est pourquoi elles se présentent bien souvent comme des lettres de voyage, forme qui, dans ce cas-ci, est une forme d'emprunt, une mise en scène servant à développer des contre-arguments et à transmettre l'émotion suscitée par les critiques du visiteur. Ces lettres de riposte renferment la description d'un périmètre géographique restreint, d'une principauté, d'une ville ; il arrive très souvent qu'elles ne constituent qu'une étape et servent de tremplin à un autre texte du même auteur, qui rédigera à son tour une relation de voyage plus ambitieuse et plus longue que sa riposte. En somme, nous avons un hypotexte, celui du premier voyageur, qui est contesté, rectifié et prolongé en un jeu intellectuel : une communication s'instaure, par discours interposés, entre le premier voyageur, le patriote qui lui répond, et leurs lecteurs. La tâche de recenser l'ensemble des ripostes pourrait faire l'objet d'un travail collectif³⁸ et, dans les limites du présent article, nous nous bornons à signaler quelques exemples qui restent choisis dans le corpus épistolaire et qui sont représentatifs de ce type de processus dialogique.

38. Un premier repérage, complété ici et restant à compléter au moyen d'un dépouillement systématique des index du *Bücherlexikon* de C.G. Kayser (*Index locupletissimus librorum ...*, *Sachregister*, éd. de 1838), a été présenté dans: F. Knopper, „Öffentlichkeit und Meinungsfreiheit. Repliken und Gegenschriften zu Reisebeschreibungen am Ausgang des 18. Jahrhunderts“, in Arnd Bauerkämper / Hans Erich Bödeker / Bernhard Struck (dir.), *Die Welt erfahren. Reisen als kulturelle Begegnung von 1780 bis heute*, Frankfurt / New York, Campus, 2004, p. 219-238.

Le civisme qui se manifeste ici consiste à plaider pour le respect des identités locales, des particularités politiques, économiques, sociales, des traditions culturelles. Ces plaidoyers, tout comme les espaces décrits, paraissent à première lecture relever de la microhistoire ; à preuve l'amusement de Nicolai quand il signale que, des « micrologies » à la façon du professeur G. A. Will, il y aurait à retenir une rectification, celle de la longitude de Nuremberg et Altdorf³⁹. En un second temps, on décèle dans ces textes des dimensions qui toutefois dépassent ce cadre local : par exemple la justification – au nom de la raison – d'us et coutumes populaires, ce que l'on aurait pu croire incompatibles avec l'*Aufklärung* ; ou la dénonciation – au nom précisément des intérêts locaux – de dysfonctionnements et la suggestion de réformes ; et surtout l'appartenance à la République des Lettres – dont ces patriotes se réclament.

Les voyageurs dont les relations avaient déclenché le plus grand nombre de ces protestations locales sont Wekhrlin, Riesbeck, Pezzl, Geiger, c'est-à-dire des polémistes qui revendiquaient plus de liberté d'expression et qui de ce fait menaient des campagnes anticléricales dans les endroits où ils estimaient que les commissions de censure et le système éducatif n'étaient pas suffisamment sécularisés. Certes, la différence entre le texte de départ et les ripostes est grande, puisque le texte de départ renfermait un bilan général des avancées de l'*Aufklärung*, englobait plusieurs territoires, démontrait l'influence positive exercée par l'absolutisme éclairé sur la gestion de la santé, la juridiction, la vie intellectuelle, l'éducation, la lutte contre le parasitisme ; les critères de jugement étaient ceux de l'élite cultivée, du *Bildungsbürgertum*.

Mais les auteurs de ripostes faisaient eux aussi partie de cette élite, et le sentiment qu'ils avaient d'être des partenaires égaux ressort précisément de leur utilisation du même genre épistolaire, et donc des mêmes pratiques de civilité ; il s'agit en somme d'une des variantes des transferts culturels dont Michel Espagne et Michael Werner ont décrit le processus⁴⁰. Ils ne voyageaient pas sur un aussi vaste espace, mais ils possédaient l'avantage de se trouver à la source des informations et d'avoir accès aux documents et aux statistiques. Ils étaient souvent des archivistes ou des notaires (G. W. Zapf), ils connaissaient au premier chef la vie culturelle du lieu en tant que bibliothécaires (F. Ekkard) ou libraires-éditeurs (Gaum, Hemmerde), ils étaient eux-mêmes des acteurs institutionnels, des conseillers (K.A. Baader) ou des professeurs (G.A. Will, Goess, H. C. Meyer). Ils relèvent minutieusement la moindre inexactitude, procèdent en érudits, se reportent aux topographies ou chroniques préexistantes ; leur mise en perspective historique est opposée au dilettantisme qu'ils reprochent aux voyageurs de passage, qui se trouvent en somme rabaissés à un statut de touristes s'étant autoproclamés reporters. Il n'est pas toujours possible de savoir si leur

39. Recension des *Briefe einer Reise nach Sachsen* de G.A. Will, in *Allgemeine deutsche Bibliothek*, Bd. 65, 2. Stück, 1786, p. 469-474.

40. Michel Espagne, Michael Werner (dir.), *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Paris, Recherche sur les Civilisations, 1988 ; Michel Espagne, *Les Transferts culturels franco-allemands*, Paris, PUF, 1999.

réaction est due à une indignation personnelle ou si elle a été commanditée par leur gouvernement, mais ils s'érigent dans tous les cas en porte-parole d'une communauté : Zapf défend le régime oligarchique des villes d'Empire et se défie du risque de médiatisation. H.C. Meyer se fait le thuriféraire des réformes introduites par Hardenberg, sous l'égide de la Prusse, dans les margraviats d'Ansbach et Bayreuth, Will est l'avocat des universitaires d'Altdorf, Gaum celui des fonctionnaires wurtembergeois, secrétaires, ecclésiastiques, enseignants, les qualifiant de « véritables pères de leurs concitoyens » (*wahre Väter ihrer Bürger*), C. Wölfling voyage en Thuringe pour afficher son « patriotisme d'Empire ».

L'art épistolaire est ici pratiqué comme une joute verbale. La civilité d'une conversation franche et naturelle est associée à un autre savoir-faire, celui de la polémique, plus précisément de la polémique de type défensif⁴¹. C'est-à-dire qu'à l'hostilité, à l'agressivité, au goût du scandale qu'ils prêtent aux *Aufklärer* radicaux (*Lästerer*⁴²), ils répondent par des questions rhétoriques, s'offusquent des jugements dépréciatifs, privilégient ce qu'ils estiment relever de la pondération⁴³ et de l'objectivité. Leurs lettres de voyage ne sont ni de courts pamphlets ni d'acérés diatribes, mais une manière de commenter avec soin le texte contesté, en construisant leur argumentation en miroir et en contrôlant les affects. Cette manière d'hagiographie identitaire régionale était associée au projet de développer les Lumières et se lancer dans la mêlée des autres échanges épistolaires, c'était une façon d'afficher que l'on appartenait bel et bien au même réseau⁴⁴. D'autant que ces lettres patriotiques pouvaient s'avérer subtilement subversives car elles servaient à relayer la propagande et les revendications des *Aufklärer* locaux contre le gaspillage, la cherté des prix, les traitements de misère perçus par les intellectuels. Ces textes posent les fondements d'un futur courant conservateur réformiste et anticipent sur l'attachement au principe du particularisme ou du fédéralisme.

On trouve dans le *Teutscher Merkur*, la revue de Wieland, un article intitulé « Briefe über das Reisen » dans lequel l'auteur procède à une mise en abyme du genre des lettres de voyage. Ce texte présente toutes les qualités pour synthétiser les spécificités des trois catégories de voyages épistolaires que nous venons de présenter. Cet article, paru en avril 1785⁴⁵, est signé « H...d »

41. Artur Greive, « Comment fonctionne la polémique », in Georg Roellenbeck, *Le discours polémique. Aspects théoriques et interprétations*, Tübingen, Narr / Paris, Place, 1985, p. 17-30.

42. „Weckerlin war mehr als Gift zu betrachten, er war mehr als Spion, er war mehr als Unwahrheiten Ausstreuer, er ist im höchsten Grad ein Lästerer“, écrit G.W. Zapf en 1778 (*Bemerkungen über Anselmus Rabiosus Reise durch Ober-Teutschland: in Briefen an Herrn Hofrath M****, p. 18). Cf. aussi Jean Mondot, *Wilhelm Ludwig Weckhlin : un publiciste des Lumières*, t. 2, Bordeaux, PUB, 1986, p. 56.

43. Cf. leurs leitmotifs: *Vernunft, Wahrheit*.

44. À propos des voyageurs allemands en France qui peuvent ainsi être classés par affinités sociales et culturelles, cf. Thomas Grosser, « Erinnerungen und Souvenirs. Deutsche Reisende an den Stätten französischer Erinnerungskultur zwischen Kavalierstour und beginnendem Massentourismus (1700-1850) », in Sandra Duhem Dewes (dir.), *Kulturelles Gedächtnis und interkulturelle Rezeption im europäischen Kontext*, Berlin, Akademie-Verlag, 2008, p. 103-139.

45. « Briefe über das Reisen », *Teutscher Merkur*, avril 1785, p. 3-30.

- très vraisemblablement Gottfried Hufeland (1760-1817), jeune junsaturaliste de Iéna. Toute son argumentation est conçue contre ceux qui, au nom de leur patriotisme local, « déclament » contre le voyage. L'auteur place la vocation des voyages sous le signe de l'initiative individuelle et de l'utilité collective que les voyageurs peuvent avoir, s'ils bénéficient d'une « meilleure instruction » (*bessere Erziehung*) et comprennent « la finalité et les instruments » (*Zweck und Mittel*) du déplacement et de sa relation. Sans mobilité, nul ne pourrait « avoir un regard historique » (*historischer Blick*), comparer les nations d'Europe, acquérir des connaissances en géographie, économie, s'informer sur les mœurs des uns et des autres⁴⁶. Bien que l'auteur ne se préoccupe pas des aspects formels, il a choisi de structurer son article en le divisant en « deux lettres » et, même sans l'explicitier, il reprend à son compte les ressources du genre : converser plaisamment sur de graves sujets, exposer des avis personnels, informer sur des lieux visités. Non sans humour, cet épistolier feint de lui-même répondre à un ami qui se dit hostile aux voyages et dont il insère la lettre : selon l'ami, il serait superflu de se déplacer et d'ensuite publier des relations car les érudits locaux auraient déjà tout écrit.

Dans la première de ces deux « lettres », Hufeland – au fond comme Misson cent ans plus tôt – répond que la perspective d'un voyageur est individuelle. Ce qui est plus nouveau, c'est que ce jeune juriste en fait une revendication fondamentale : chacun aurait et la liberté et le devoir de noter ce qui le frappe, de mettre en relation les divers éléments qui le surprennent, de les confronter et d'en induire des hypothèses, car c'est ainsi que l'on se rendrait utile à tous. Il avance les exemples des données qui resteraient à collecter sur l'origine des dialectes, les anciens mouvements migratoires ou sur les différents types physiques qui s'observent dans les provinces allemandes. Voyager donc, et sortir de sa province, est-il préconisé. Il faudrait que les hommes d'État apprennent eux aussi à ainsi mieux connaître le genre humain, à l'instar des voyageurs anglais et à la différence des Français qui, aux dires de cet auteur, ne seraient pas associés aux affaires politiques et de ce fait pas habitués à parlementer, de sorte qu'ils s'enthousiasmeraient davantage pour la représentation du *Mariage de Figaro* que pour des raisonnements politiques.

La deuxième « lettre » renferme à son tour une relation de voyage – qui s'apparente à un essai épistolaire. Les réflexions sont à notre avis conçues en fonction des paramètres mis en place par *L'Esprit des lois* de Montesquieu, dont la théorie des climats est d'ailleurs mentionnée. Mettant en pratique les conseils qu'il a donnés plus haut, Hufeland opère une comparaison, souple mais systématique, de l'Allemagne du Nord, de la Hollande et de l'Angleterre. Sa missive se termine par une application de ses paramètres à un « tableau » qu'il esquisse de la Hollande, de son climat, de ses habitants, de son commerce et des

46. Hufeland paraît très influencé par la conception de l'histoire de Schlözer, qui prônait un « regard d'ensemble » (*allgemeiner Blick*), cf. Daniel Fulda, *Wissenschaft aus Kunst. Die Entstehung der modernen deutschen Geschichtsschreibung 1760-1860*, Berlin / New York, de Gruyter, 1996, p. 155-157.

arts. Il se plaît à prouver que toutes les sciences bénéficieraient des observations des voyageurs. En somme, le destinataire de ces « *Briefe über das Reisen* » – le lectorat du *Teutscher Merkur*, l'opinion publique – est prié d'en conclure que les lettres de voyage seraient le genre encyclopédique par excellence.

L'emboîtement des trois cas de figure qui ont été envisagés dans cet article nous a fait passer de la sphère intime des familles à des enjeux de plus en plus publics et collectifs, ou, selon la formule heureuse de Jens Häselér et Antony Mac Kenna⁴⁷, a fait transiter « de la lettre à la correspondance, du réseau à l'espace social ». La correspondance intra-familiale a été envisagée dans une configuration extrême, celle de dynastes, car c'était alors un genre de lettres dont il était attesté qu'elles étaient écrites de la propre main de l'épistolier, même si ses missives circulaient dans le milieu restreint des familiers. Si l'on examine les lettres échangées entre savants, la compagnie de leurs lecteurs était certes plus étendue mais le milieu était intellectuellement élitiste, puisqu'il fallait posséder les savoirs requis pour être en mesure d'apprécier les arguments échangés par les épistoliers et pour les relayer éventuellement. Quant aux relations épistolaires de voyage, elles vulgarisèrent le genre, fort prisé à la même époque, et permirent en particulier à des notables ou à des érudits locaux, non seulement d'afficher leurs valeurs patriotiques mais aussi de resserrer les mailles d'un réseau virtuel, celui des défenseurs de la liberté d'expression. À chacun de ces trois niveaux, l'écriture épistolaire du voyage a illustré les règles de savoir-vivre – en fonction de l'identité sociale du destinataire désigné – et leur ajustement à la conscience civique – selon le degré d'insertion de l'épistolier dans le contexte politique.

47. Pierre-Yves Beaurepaire, Jens Haseler, Antony Mc Kenna (dir.), *Réseaux de correspondance à l'âge classique (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Saint-Étienne, Publications de l'université, 2006, p. 8.